

## La ville, l'été

Donald Alarie

---

Numéro 46, automne 1990

La ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Alarie, D. (1990). La ville, l'été. *Moebius*, (46), 75–78.

## LA VILLE, L'ÉTÉ

Donald Alarie

extrême délicatesse

des pas traversent la rue  
évitant de justesse  
à l'aide d'une chorégraphie inédite  
les animaux à moteur survoltés

voilà qui me nourrit  
pour le reste de la journée

le compteur est en marche  
dans le taxi de la solitude

la rue coule vers l'est de la ville  
comme une maladie incurable

les points de suture du réel  
ne tomberont pas d'eux-mêmes  
malgré le fard  
ils laisseront des traces  
dans le cou et sur les joues des passants

le long des rives  
se côtoient les petites vies  
et les grands destins  
un casse-tête en mille morceaux  
sous la poussière des néons ridés  
tout se vend tout s'achète  
parfois même la beauté  
et la mort  
dans toutes les positions

ils se tiennent par la main  
mais ne se parlent pas  
impossible de savoir  
s'ils écoutent la même musique  
dans leur baladeur

lorsqu'ils sourient  
c'est peut-être parce qu'ils sont heureux  
de reconnaître les paroles  
d'une chanson qu'ils auraient aimé avoir écrite  
ou parce que la pression de la main de l'autre  
a réussi à dire quelque chose de doux  
malgré les notes qui éclatent sous leurs cheveux colorés

ils traversent l'été aux yeux de tous  
mais pour eux  
les saisons ne semblent avoir aucune légitimité

perdu en plein midi  
il me vient l'idée folle  
de résister à la lumière  
au moment où des marteaux-pilons  
autour de moi  
passent brusquement à l'attaque

dans la poussière et le bruit  
je ne suis qu'une pauvre créature  
dont les membres semblent lui échapper

mes yeux roulent par terre  
entre deux lignes blanches presque effacées  
mes mains s'inquiètent devant leurs désirs fous  
mes jambes veulent s'enfuir  
dans une rue transversale  
je me souviens d'un quartier voisin  
où les arbres propagent une saine fraîcheur  
mon coeur qui s'épuise attire sur lui  
l'attention des badauds  
heureux d'avoir enfin trouvé  
une distraction urbaine originale

après quelques minutes  
un spectateur demande qui je suis  
et à l'instant où j'essaie de crier mon nom  
j'entends le bruit des pièces de monnaie  
qui tombent devant moi  
comme une pluie musicale

je suis devenu un artiste de la rue

certains matins de septembre  
le soleil donne l'impression  
d'être épuisé  
le bleu du ciel  
ne lui semble pas une raison suffisante  
pour faire un effort

les classes ont repris  
ne restent dans les rues de la ville  
que des bruits très utiles  
des couleurs sans éclat  
des phrases efficaces  
des chemises blanches empesées  
ou des cols bleus essoufflés  
seuls quelques enterrements  
viennent perturber la routine

les oiseaux consultent  
serait-il déjà temps de plier bagage?

au coin de la rue  
il m'arrive de m'arrêter  
pour lire un texte à haute voix  
de préférence un poème  
ou un paragraphe  
pris au hasard dans un roman inconnu

cela fait partie des joies de l'été

en hiver  
les mots frileux  
disparaissent trop rapidement  
dans les plis des manteaux